

Bertrand Ravon

Souci du social et action publique sur mesure

L'expérience publique, singulière et critique des problèmes sociaux

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Bertrand Ravon, « Souci du social et action publique sur mesure », *SociologieS* [En ligne], Théories et recherches, mis en ligne le 30 octobre 2008. URL : <http://sociologies.revues.org/index2713.html>
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Association internationales des sociologues de langue française (AISLF)
<http://sociologies.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://sociologies.revues.org/index2713.html>
Document généré automatiquement le 30 septembre 2009.

Bertrand Ravon

Souci du social et action publique sur mesure

L'expérience publique, singulière et critique des problèmes sociaux

- 1 Qui sont ceux qui ont le souci du social, c'est-à-dire qui identifient les problèmes sociaux et indissociablement tentent d'y répondre ? Qu'est-ce qui les préoccupe ? Comment s'engagent-ils, comment interviennent-ils, comment réfléchissent-ils ? Dans quels collectifs se rassemblent-ils, dans quels réseaux se coordonnent-ils ?
- 2 Ces questions semblent devoir être à nouveau posées dans le contexte de transformation de l'action publique ¹ en France ces trente dernières années, et plus particulièrement dans le champ des politiques sociales et éducatives ². Le traitement public des problèmes sociaux tend notamment à s'individualiser. D'une part, et avec la territorialisation dont l'acte II de la Décentralisation (2005) marque l'accomplissement, l'État social actif local disparaît au profit de multiples territoires chargés, sous l'autorité grandissante des collectivités, de conduire les politiques publiques en appliquant localement et de manière très hétérogène un droit national toujours plus complexe. D'autre part, les publics de l'action se sont fortement singularisés, identifiés qu'ils sont à partir des faisceaux enchevêtrés de difficultés multiples qui les caractérisent (ils ne sont plus prédéfinissables) et placés sous l'injonction à l'autonomie, à la participation ou à la responsabilité, ce qui a pour notable conséquence d'imputer l'infériorité sociale aux individus eux-mêmes, à l'inverse des politiques solidaristes qui prenaient justement en charge les infériorités « personnellement non méritées » (Durkheim, 1896).
- 3 Avec cette individualisation de la question sociale, la (re)connaissance des problèmes singuliers s'impose comme le préalable de toute action publique. Autrement dit, les problèmes sociaux n'obéiraient plus seulement à des principes normatifs prédéfinis et sectorialisés, mais s'élaboreraient davantage « sur mesure », dans une succession d'agencements locaux et singuliers, composés d'éléments hétérogènes, et où les pratiques d'intervention se trameraient dans l'intersubjectivité des rencontres entre les différents protagonistes. La critique sociologique peut alors se déployer, soit sur le versant de la territorialisation de l'action, pour dénoncer le déclin des institutions au profit d'une action publique diversifiée et éclatée, soit sur le terrain de la personnalisation de l'action, pour mettre en avant le risque de psychologisation des rapports sociaux, c'est-à-dire le risque de la « diffusion d'une attention exclusive à soi au détriment des investissements sociaux et politiques » (Castel, 1981). Ces deux formes de la critique pêchent me semble-t-il par excès de vitesse. D'une part, à la critique du déclin institutionnel souvent portée par des sociologues devenus nostalgiques des institutions du contrôle social qu'ils avaient parfois violemment critiquées dans les années 1970, on peut opposer l'idée selon laquelle les agencements locaux et singularisés se déploient dans une dynamique de reconfiguration de l'action publique, c'est-à-dire qu'il faut analyser ces montages locaux, instables, bricolés, expérimentaux, comme des dispositifs d'étayage et de recomposition des institutions défailtantes ou en crise, sans préjuger de la forme et de la valeur de ces réajustements. D'autre part, la critique de psychologisation des problèmes sociaux qui s'adressait initialement à l'extension de la culture psychanalytique dans les couches sociales moyennes et supérieures, s'adresse aujourd'hui à l'extension de la technologie psychologique auprès de personnes en situation de vulnérabilité sociale. Or, il ne s'agit pas du même processus. Comme le montre très bien Alain Ehrenberg dans son ouvrage *La fatigue d'être soi* (1998), il s'agit de bien différencier ce qu'il appelle « l'évangile de l'épanouissement personnel » (l'individualité comme libération psychique, inscrite dans une

norme de l'émancipation) de la thématique de la panne dépressive qui renvoie l'individualité à une insécurité identitaire et à une impuissance à agir (question de la norme d'autonomie). Parler de psychologisation des rapports sociaux suppose donc *a minima* de commencer par repérer les variations du cadrage psychologique des individus, de manière à mieux saisir ce qui affecte les acteurs (destinataires comme agents de l'action publique).

- 4 À ces deux critiques de la psychologisation des rapports sociaux et du déclin de l'institution, il s'agit donc de répondre par un « calme examen des faits de société » (Quéré, 2002). Pour ma part et dans le cadre de cet article, je souhaite reprendre l'analyse de l'action publique sur mesure, à partir d'un corpus d'analyses mené autour de l'activité de problématisation des politiques sociales et éducatives (Ravon, 2008), et avec l'intention de penser dans un même mouvement ce qui est au cœur des deux critiques, à savoir la question des collectifs de l'action publique (critique du déclin) et la question des affects (critique de la psychologisation). Je voudrais déjà montrer que le traitement individualisé des problèmes sociaux n'est pas si nouveau, dès lors qu'on ne dissocie pas l'analyse des problématisations de celle des engagements. Je voudrais ensuite convaincre le lecteur qu'une lecture sociologique des affects qui conduisent à l'action publique n'est pas vouée à la dénonciation tous azimuts de la psychologisation des rapports sociaux, mais que bien au contraire, elle permet de mieux comprendre le rapport de soi à l'action publique comme un rapport d'attachement/détachement ou de solidarisation/désolidarisation. J'en viens ainsi à montrer que l'engagement public peut être décrit comme une dialectique entre deux processus d'individuation (positive et négative), ce qui permet ensuite de reconsidérer les collectifs de l'action publique à partir du partage des affects plutôt qu'à partir de la recherche de principes communs. Cette lecture, qui va de l'analyse des affects à celles des collectifs de l'action publique, propose de consacrer la notion de *souci* comme nouvelle catégorie d'analyse de l'action publique, dans la mesure où elle permet de penser l'action à la fois dans ses dimensions actives et passives, c'est-à-dire pas seulement à partir de ce que les gens font mais aussi à partir de ce qu'ils « subissent ».

L'affect n'est pas soluble dans l'action publique

- 5 Penser les raisons de l'action publique à partir des affects des acteurs qui s'y impliquent est sociologiquement périlleux. Échappant à la raison, à la culture et à la coutume, l'affect est un de ces concepts qu'il n'apparaît pas raisonnable d'inscrire dans la tradition sociologique (Fritsch, 1997). Pourtant, il fait partie de la boîte à outils d'*Économie et société*, bien qu'il n'ait pas connu la même fortune que bien d'autres catégories d'analyse chères à Max Weber. Rappelons tout d'abord que Max Weber distingue trois types de déterminations de l'action humaine : l'action rationnelle, traditionnelle et affectuelle. L'activité rationnelle renvoie au calcul des moyens et des fins de l'action à venir ; l'activité traditionnelle est fondée sur la soumission à l'autorité du passé et l'activité affectuelle est relative aux émotions, aux passions et aux « sentiments actuels » (Weber, [1921] 1995).

« Agit de manière affectuelle celui qui cherche à satisfaire le besoin d'une vengeance actuelle, d'une jouissance actuelle, d'un dévouement actuel, d'une félicité contemplative actuelle, ou encore celui qui cherche à se débarrasser d'une excitation actuelle (peu importe s'il le fait d'une manière indigne ou sublime). » (*ibid.* p. 56).

« Nous avons affaire à une *sublimation* lorsque l'activité conditionnée par les affects apparaît comme un effort *conscient* pour soulager un sentiment ; dans ce cas, elle se rapproche la plupart du temps (mais pas toujours) d'une rationalisation en valeur, où d'une activité en finalité ou des deux à la fois. » (*ibid.*)

- 6 On remarquera tout d'abord que l'activité affectuelle correspond aux activités qui débordent de la raison et de la tradition. L'activité affectuelle est donc d'abord délimitée par ce qu'elle n'est pas. De plus, elle ne devient analysable qu'une fois rapatriée dans le champ de la conscience. Ce qui fait dire à Jeanne Favret-Saada (1994) que si le concept d'affect n'est pas ignoré par Max Weber, son usage se réduit cependant à ce qui vient parasiter l'idéal-type de l'activité

rationnelle, ce qui vient perturber la raison. On notera ensuite que l'activité affectuelle se déploie dans une temporalité de l'actuel. En opposition à l'activité rationnelle relative à une perspective progressiste du futur, et à l'activité traditionnelle qui renvoie au poids du passé. Plus précisément, la temporalité de l'activité affectuelle s'inscrit dans le temps de l'événement (l'actualité), lorsque justement l'activité rationnelle ou traditionnelle se trouve perturbée par l'imprévu.

« On voit donc que la catégorie de l'affect, ou de l'émotion, chez Weber, est une catégorie résiduelle, destinée à coder ce à quoi les autres catégories ne peuvent suffire. La sensibilité est la faculté de l'âme chargée de gérer ce qui échappe à la raison et à la coutume, à la durée et à la permanence : l'instantanéité, la nouveauté. » (Favret-Saada, 1994).

- 7 Plutôt donc d'opposer l'affect à la raison, voire à la tradition, il s'agit plutôt de les penser ensemble, en articulation. Si l'invitation à l'engagement, qui se joue d'abord dans l'expérience du trouble et de l'embarras face au monde, peut se traduire par l'entrée dans un parcours d'action (plus ou moins rationnel) à la recherche de réponses, elle reste néanmoins marquée par l'affect initial. C'est pourquoi l'activité que nous souhaitons interroger ici est celle qui, au sein de l'action publique considérée, connecte l'action d'être affecté à celle de l'agir (ou de réagir) et du même coup articule passé, présent et avenir. Une activité qui consiste à être touché par le monde qui nous entoure (mais qui ne va pas de soi) et à entreprendre de réagir. Face aux événements qui perturbent nos perceptions et nos habitudes, et avant même qu'ils ne soient identifiés comme problèmes généraux, notre attitude n'est pas la recherche immédiate, neutre et réfléchie, d'une solution rationnelle ou idéale. Notre première attitude est la préoccupation (l'inquiétude, le trouble, l'embarras, l'incertitude). Le monde que nous voulons agir n'est pas le monde rationnel de notre idéal ou le monde traditionnel de nos ancrages. C'est un monde incertain (Callon, Lascoumes & Barthe, 2001) où nous sommes sans cesse soumis à l'inquiétude (Soulet, 2003). Un monde soumis à la critique située, c'est-à-dire à une critique orientée pas seulement par l'attachement à des principes et le respect à des droits, mais aussi et surtout par l'observation concrète des « pathologies sociales » (Honneth, 2006) *i.e.* les carences sociales des institutions saisies au plus près de la souffrance des types d'individus qui sont produits par elles (Renault, 2008).
- 8 Dans un tel contexte, l'affect résiste à la raison. Et c'est bien pourquoi il faut les penser ensemble. La notion de souci permet de relier ces deux moments indissociables de l'action publique, le subir et l'agir, l'éprouvé et l'action, l'affect et la raison. Elle permet d'articuler dans une même analyse notre rapport au présent – mais aussi au passé – (le temps de l'affect) et à l'avenir (le temps de la recherche de réponses). Selon le *Petit Robert*, le souci est une attitude qui désigne un état d'esprit à la fois absorbé par un objet de préoccupation (être préoccupé, inquiet, troublé, tourmenté, embarrassé, tracassé, ennuyé) et orienté par un projet, un à-venir (avoir souci de). Le souci est donc une notion qui relie un présent préoccupé (un « passé actuel », un passé reçu que nous n'avons pas fait et c'est souvent pour cela qu'il nous préoccupe) et un « futur actualisé » (qui n'est encore qu'aménageable)³. En ce sens, le souci permet de tenir la temporalité de l'action publique, des expériences qui nous touchent et nous invitent à agir aux attentes qui nous entretiennent dans l'action.
- 9 Encore faut-il ajouter que le souci est une attitude subjective. Elle apparaît dans des ouvrages récents sur les transformations de l'action publique. D'une part dans un ouvrage intitulé *Le Souci d'insertion*, où il s'agit pour les professionnels de prendre en compte la singularité des situations de pauvreté et de précarité, au delà des catégorisations administratives (Astier, 1997). D'autre part dans un ouvrage sur les nouveaux agents de l'action publique qui, dans l'impossibilité d'appliquer à la lettre les normes et les règles qui cadrent leurs missions, s'engagent dans l'action en personne (Jeannot, 2005). Enfin, on trouve la notion de souci dès lors qu'il s'agit de penser toute attitude orientée vers autrui qui soit guidée par la

préoccupation, modèle d'action diffusé aujourd'hui sous la dénomination de *care* (« prendre soin »).

« Aux exigences de détachement et de neutralité, souvent prises comme condition de l'impartialité, la perspective du *care* répond par des questions : Pouvons-nous prétendre accorder une égale considération aux autres, quels qu'ils soient, en l'absence d'une sensibilité qui nous rend attentifs à l'importance, à la valeur de chacun ? À quel genre de considération pour autrui pouvons-nous espérer parvenir en excluant la sensibilité de nos attendus de justice et de moralité ? » (Paperman & Laugier, 2005, p. 20).

- 10 Mais si le souci désigne une attitude subjective, il n'est pas pour autant déconnecté de l'action publique, comme le montrent les analyses sur l'extension de la personnalisation de l'action publique (Ion & Peroni, 1997) ou de la subjectivité dans l'action publique (Cantelli & Genard, 2007). De ce point de vue, les notions d'engagement public (§2) et d'expérience publique (§3) permettent de mieux circonscrire la dimension publique du souci.

Le souci comme engagement public

Quelle est notre « attitude à l'égard des événements ; quelles sont les choses qui nous affligent ; comment pourrait-on y remédier ; comment pourrait-on les extirper » ?

- 11 Ces questions d'Epictète sont rapportées par Michel Foucault dans un cours prononcé en 1982 et consacré à *L'herméneutique du sujet* (Foucault, 2001, p. 441), cours reprenant en l'élargissant un chapitre de son ouvrage *Le souci de soi* (Foucault, 1984). La question du souci de soi représente le dernier tournant de la pensée foucauldienne, lorsque la lecture en termes de dispositifs de pouvoir (assujettissement) fait place à une lecture en termes de pratique de soi (subjectivation). Foucault interroge les pratiques de soi (connaissance de soi à soi), non pas celles qui aident à se connaître, mais celles qui aident à se former une ligne de conduite dans les pratiques de gouvernement des autres : « autant dire que le souci de soi ne nous sépare pas du monde, ni ne constitue un point d'arrêt à nos activités. [...] Le souci de soi crée donc une distance à l'action qui, loin de l'annuler, la régule » (Gros, 2001, citation p. 517 et 519).
- 12 Ainsi défini, le souci de soi peut être analysé comme un engagement public. Non pas un engagement militant, mais un « engagement distancié » qui signe la fin de l'abandon de soi propre à la militance (Ion, 1997), ou mieux, un « engagement affranchi », qui correspond à la prise en compte, au sein même des processus d'affranchissement des appartenances, du double mouvement de pluralisation et de singularisation des engagements (Ion, 2001). Indissociablement de la notion d'indépendance et d'émancipation, la notion d'affranchissement porte l'idée d'un engagement qui se forme, telle une trajectoire d'apprentissage, en connaissance de cause.

L'engagement contre l'échec scolaire, entre émancipation et sentiment d'oppression

- 13 L'analyse qui suit est tirée d'une enquête qui retrace l'histoire de l'« échec scolaire » comme problème social et politique, scientifique et pédagogique, depuis l'ouverture des premiers espaces publics de thématisation des questions scolaires (années 1880) jusqu'en 1981 où, avec la mise en place des politiques ZEP, la lutte contre l'échec scolaire est définitivement consacrée comme une action publique de premier plan. Quasiment tous les hommes de science et d'éducation pris dans l'histoire de la lutte contre l'« échec scolaire » sont des « républicains de gauche » : « [...] c'est parce qu'il y a chez certains un refus radical du caractère de classe de cette situation scolaire que la "lutte contre l'échec" est devenue chez eux un véritable mot d'ordre. » (Isambert-Jamati, 1984, p. 29). D'où vient ce refus radical ? Sûrement pas des seuls principes moraux universels cristallisés sous l'idéal de l'école unique : très nombreux sont en effet les défenseurs de l'école unique qui ne se sont jamais mobilisés contre l'« échec scolaire ». En fait, le refus radical du caractère de classe semble ne valoir que pour ceux

- qui l'ont en quelque sorte déjà expérimenté. C'est ce que donnent à voir les propriétés biographiques de la plupart des protagonistes de la lutte contre l'« échec scolaire ». Tous ont l'expérience d'un certain désenchantement social : expérience du désaveu institutionnel ou du mépris social ; récurrence du thème du « déchirement familial » ; parcours de mobilité sociale ascendante soldé par le sentiment de ne pas être à la bonne place (Ravon, 2000, pp. 334-342).
- 14 Ces républicains de gauche, par ailleurs très bien intégrés dans leurs missions scientifiques ou éducatives, peuvent être définis comme des « bourgeois opprimés », pour reprendre la catégorie de Paul Nizan. Dès les années 1930, l'écrivain dénonçait « la philosophie bourgeoise [qui] au temps de son adolescence a pris elle-même un parti qui était celui des opprimés, qui était celui de la bourgeoisie opprimée » (Nizan, 1932, p. 42). L'homologie que pressent Paul Nizan entre le « parti des opprimés » et la « bourgeoisie opprimée » n'est pas sans rappeler les « intellectuels dominants-dominés » que Pierre Bourdieu analyse comme une « fraction dominée de la classe dominante » : « Dominants en tant que détenteurs du pouvoir et des privilèges que confère la possession du capital culturel [...] dominés dans leurs rapports avec les détenteurs du pouvoir politique et économique. » Et Pierre Bourdieu de souligner dans cette définition « leur position de porte-à-faux », révoltés « contre ceux qu'ils appellent les bourgeois » tout en étant « solidaires de l'ordre bourgeois » (1987, pp. 172-173). La condition de dominant-dominé correspond à ces conditions stables associées au sentiment de ne pas occuper la place qu'on devrait occuper, condition que Pierre Bourdieu nommera plus tard « misère de position » (1993, p. 11). Elle repose sur une homologie entre deux formes de domination, active et passive, associées à la position d'intellectuel et à celle de dominé. Cette condition du « dominant-dominé » est plus généralement associée à des situations critiques de décalage ou de discordance : « On observe ainsi qu'à des positions contradictoires, propres à exercer sur leurs occupants des "doubles contraintes" structurales, correspondent souvent des habitus déchirés, livrés à la contradiction et à la division contre soi-même, génératrice de souffrances » (Bourdieu, 1997, p. 190).
- 15 Les hommes de science et d'éducation qui ont contribué à faire exister le problème de l'« échec scolaire » ont une certaine intelligibilité du monde social, pas seulement critique (intellectuelle), mais aussi fondée sur un sentiment jamais « rempli », celui d'être à la bonne place. L'activité de compréhension critique et de dénonciation publique de l'« échec scolaire », n'est donc pas seulement cadrée par la construction d'arguments légitimes politiquement et scientifiquement, mais aussi par le rapprochement des « opprimés » (les enfants ou les pédagogues en difficulté par ex.) et de leurs porte-parole (les intellectuels « dominés »), lesquels sont censés partager un même souci : la bonne intégration de tous ceux qui sont mal dans leur place. La problématisation de l'« échec scolaire » est indissociable de la formation de groupes intellectuels et/ou militants qui, nourris de leurs expériences collectives de brassage social ou de leurs expériences individuelles de déclassement social, sont les premiers affectés par le sort des enfants en situation d'« échec scolaire ». (Ravon, 2000).
- 16 L'engagement public de soi est une manière de prendre la mesure du monde, mesure qui se joue dans l'articulation critique et réflexive entre deux formes d'individuation, l'une positive et rapportée à la libération de soi voire à la quête d'authenticité, l'autre négative rapportée à l'expérience du désenchantement.
- 17 Dans la perspective de l'émancipation, le souci de soi peut d'abord s'entendre comme une activité critique au sens d'un travail de détachement (salutaire) vis-à-vis du monde. L'engagement consiste à répondre de soi, au sens de prendre une bonne distance par rapport à ses mondes d'appartenance, de s'approprier de façon critique ses héritages, de trouver les voies d'une expression autonome, singulière et authentique. Il participe des modalités contemporaines du travail sur soi que ne cesse de mener chacun d'entre nous afin de se constituer une place, sa place dans le monde social. Au cœur de l'histoire occidentale du sujet, cette pratique de soi n'est pas « une exigence de la solitude, mais une véritable pratique

sociale », un « intensificateur des relations sociales » comme l'a montré Michel Foucault (Gros, 2001, p. 517), ce qui nous permet de nous situer correctement dans le monde : « mesurer au plus juste la place qu'on occupe dans le monde et le système de nécessités dans lequel on est inséré. » (*idem*, p. 518). Le souci de soi n'implique aucunement en ce sens un retrait de la sphère publique. Bien au contraire, l'engagement comme accomplissement de soi, suppose un espace public où le « soi » puisse être travaillé (Ion & Peroni, 1997). Ce qu'a magistralement montré Charles Taylor :

« Savoir qui je suis implique que je sache où je me situe. Mon identité se définit par les engagements et les identifications qui déterminent le cadre ou l'horizon à l'intérieur duquel je peux essayer de juger cas par cas ce qui est bien ou valable, ce qu'il convient de faire, ce que j'accepte ou ce à quoi je m'oppose. En d'autres mots, mon identité est l'horizon à l'intérieur duquel je peux prendre position ». (Taylor, 1998, p. 46).

18 À l'inverse de cette forme « d'individualisme positif », pour reprendre l'expression de François de Singly (1998), l'engagement relèverait d'une vision désenchantée du social, construite à partir d'expériences sociales négatives (expériences personnelles de la précarité sociale, de l'injustice sociale ou du mépris social). L'individu s'engage parce qu'il a été touché et pour entreprendre de réagir à ce qui l'a affecté. Poussée à la limite, la dimension subjective de l'engagement, ici prise au sens d'une charge sociale personnellement vécue, résulterait de l'expérience critique (au sens de crise) des institutions sociales. Le souci de soi correspond non pas au projet de réalisation de soi ; il est au contraire délimité par l'expérience psychique de la discontinuité entre le « moi » et les attentes sociales. Ainsi François Dubet a pu décrire ce type d'expériences négatives comme étant relative à l'« éclatement de la société », lorsque l'individu, pris dans diverses sphères de la vie sociale, parfois très hétérogènes, doit faire face à des contradictions qui atteignent son « expérience profonde » et sa personnalité. La tension psychique qui en résulte renvoie à une « conception déchirée de l'existence » d'un individu dissocié et désenchanté (Dubet, 1994, p. 179 et sq), qui n'est pas sans rappeler l'individu souffrant, divisé contre lui-même, qu'a décrit Pierre Bourdieu (1997). Ces expériences, qui se manifestent au plan individuel, portent une charge critique contre les institutions sociales. Mais au contraire des critiques portées par un idéal, celles-ci découlent d'une expérience corporelle de l'ordre social, née « de cette confrontation permanente, plus ou moins dramatique, mais qui fait toujours une grande place à l'affectivité et, plus précisément, aux transactions affectives avec l'environnement social » (Bourdieu, 1997, pp. 168-169).

19 Ces deux perspectives d'analyse du souci de soi, qui pourraient renvoyer à l'opposition entre une individuation « positive » et une individuation « négative », ne sont en fait pas dissociables. On peut déjà penser à la thèse d'Alain Ehrenberg (1998) selon laquelle l'idéal de réalisation de soi s'est transformé petit à petit en une contrainte sociale très forte, obligeant les individus à une quête incessante de soi, mais qui, sans attaches et autres supports sociaux indispensables au travail sur soi, risquent de n'y trouver que du vide et de sombrer dans la dépression. D'une manière moins pessimiste, alimentée par l'analyse de trajectoires d'engagement et non de dépression, je voudrais montrer que si le souci de soi suppose un soi « affecté », il peut aussi être tenu par une exigence d'authenticité, un idéal de réalisation de soi, qui du même coup peut se révéler comme une manière de sortir des épreuves les plus douloureuses de la vie sociale. Il s'agit donc d'envisager le souci de soi dans l'engagement à partir des expériences personnelles du social, qu'elles soient orientées positivement ou négativement, par des techniques de soi (ce que Michel Foucault nomme procès de subjectivation) ou par des expériences critiques de la domination (ce que Michel Foucault nomme procès d'assujettissement). En d'autres termes, l'engagement est un travail de formation d'une ligne de conduite capable de faire face aux événements ou aux circonstances et indissociablement, une manière de se situer et de prendre place dans un monde qui ne va plus de soi, lorsque ce qui nous arrive nous devient insupportable. Ou encore, qu'enraciné dans un monde social sévèrement critiqué,

l'engagement est à comprendre comme un travail consistant à devenir comptable de cette histoire dont en grande partie la responsabilité nous échappe :

« Je suis perpétuellement condamné [...] à me reconstruire dans l'unité d'une vie une présence de destructions que m'inflige l'extérieur... Ainsi suis-je [...] toujours obligé de reprendre à mon compte la responsabilité de ce dont je ne suis pas responsable » (Sartre, 1983, p. 488).

- 20 L'engagement consiste avant tout à réagir à notre façon d'éprouver le monde (et son histoire) et indissociablement à exprimer cette réaction. C'est un travail individuant qui consiste à tirer les leçons personnelles d'expériences sociales (notamment négatives) pour soi comme pour les autres. Rapporté à l'expérience critique (aux deux sens du terme de jugement et de gravité) de la vie sociale d'individus en position de porte-à-faux, le souci de soi rend compte de deux formes d'individuation, relatives à l'engagement, indissociables l'une de l'autre, positive et négative, active et passive. Des individus détachés des collectifs d'appartenance en tant que critiques, mais aussi des individus décrochés de ces mêmes collectifs parce qu'opprimés. Ainsi pensées ensemble, la voie active et la voie passive de l'individuation permettent d'établir une relation entre l'histoire de la société et la biographie de l'individu à partir de l'identification d'une série d'épreuves auxquelles les individus sont confrontés et à travers lesquelles ils abordent et réfléchissent leurs vies (Martuccelli, 2006).

L'engagement comme apprentissage d'une ligne de conduite pour soi et autrui

- 21 Le récit (résumé) qui suit est tiré d'une enquête menée sur l'engagement au sein des Camions du cœur (Ravon *et al.*, 2000). Très critique vis-à-vis des prises en charge assistancielles et caritatives classiques, les Camions du cœur forment au sein des Restos du cœur un dispositif innovant. La distribution inconditionnelle de nourriture est l'occasion d'aménager, dans l'espace public même de l'aide caritative, un espace relationnel entre bénévoles et bénéficiaires orienté par la reconnaissance des bénéficiaires comme des personnes à part entière (Ravon, 2007a).
- 22 Ce travail relationnel, parfois très éprouvant pour les jeunes bénévoles, demande une aide à la réflexivité (reprise de l'action, analyse des situations) et en ce sens, nos demandes d'entretiens sont très bien « tombées ». Les entretiens menés ont consisté à qualifier la suite d'événements et d'expériences que chaque acteur interviewé pouvait rattacher à son implication associative. Non pas des récits de vie, mais des récits d'une activité et d'une expérience particulière, celles de l'engagement, portant sur la « ligne biographique » imputable au domaine d'activité que parallèlement nous observions sur le terrain. Et c'est en envisageant l'entretien sociologique comme une des modalités possibles de l'action associative, que nous avons pu analyser ces récits comme des opérations à part entière de l'action publique.
- 23 Le récit que propose Stéphane, jeune bénévole « *expérimenté* » (il dirige l'une des cinq équipes de l'association), est orienté par la reprise de deux événements familiaux particulièrement marquants du point de vue des causes de son engagement.
- 24 Dès le début de l'entretien, Stéphane raconte son entrée dans l'association :
- « Dans ma famille, j'ai eu un décès de quelqu'un qui s'est senti mal à un moment et qui n'a pas été aidé et du coup je me suis dit... "ben moi ça serait bien que j'aide les autres qui en ont besoin". » Plus tard, il revient sur l'événement fondateur de son engagement : « [Cette tendance sociale à l'aide], ça me tient depuis, en fait, depuis maintenant cinq ans, là dans ma famille y a eu un décès et ça m'a fait vachement réfléchir. C'était un suicide [...] je voulais lutter contre ça, qu'il y ait des gens qui puissent se sentir seuls à un point qu'ils puissent en arriver à vouloir se suicider. [...] le premier jour où je suis arrivé aux Camions, ça a été un moment fort. [Silence]. Ouais t'as la cause et puis t'as la conséquence. D'un côté t'as la cause : le suicide, t'as la réflexion et puis la conséquence c'est l'arrivée aux Camions quoi. [silence]. »
- 25 On apprend à la toute fin de l'entretien que le suicide était celui de son frère. La publication progressive de cet événement fondateur (il y a un décès dans sa famille, le décès c'est un

suicide, celui qui se suicide c'est son frère) montre une progression très ordonnée de la réflexivité, comme pour marquer la correspondance entre le temps de l'engagement et le temps de contenance de cet événement traumatique.

26 Le second événement marquant est un souvenir d'enfance rapporté comme une anecdote.

« Il y avait un SDF qui faisait la quête à la sortie de l'église de mon village depuis pas mal d'années, et on avait fait connaissance. Mes parents vont à l'église. Et moi je, disons une fois, on avait discuté avec lui et il vivait dans une maison fermée et nous on était allé lui mettre une fenêtre. Tu vois, des trucs ponctuels. Et pour te dire, tu peux être vachement facilement déçu dans ce genre de bénévolat. Si tu tiens pas compte de la psychologie des SDF, tu peux être hyper déçu parce que, pour reprendre cet exemple là, on lui avait mis une fenêtre, et en fait, finalement, il s'est avéré qu'il n'en avait pas besoin. Il s'en est jamais servi. Et bon à ce moment là toi, si tu raisones dans tes repères, tu te dis "attends, on fait des efforts pour lui, il veut pas s'en sortir, c'est un fainéant, etc., etc." alors que bon, finalement peut-être que lui en avait pas besoin, il se disait ça comme ça et c'est... tu peux être là, je trouve c'est le genre de bénévolat où tu peux être vachement facilement déçu. »

27 Cette anecdote met discrètement en question les valeurs familiales héritées, d'un regard charitable du clochard à un regard psychologique du SDF. La dénonciation des impasses de l'assistance est également instruite à partir de l'expérience de l'action des Camions. C'est précisément l'expérience de l'installation dans la durée et dans le souci de responsabilité qui entretient la critique du modèle de l'assistance. Mais c'est aussi la difficulté à trouver une alternative solide à ce modèle qui constitue l'enjeu de l'engagement. Stéphane ne cesse en effet de revenir sur l'écart entre les bonnes intentions qu'il impute à son arrivée aux Camions et les nombreuses déceptions qu'il livre de son expérience. Surmonter cet écart apparaît alors comme l'épreuve majeure de son engagement.

« Quand je suis venu aux camions c'était vraiment pour fournir une aide décisive, c'est-à-dire aider quelqu'un, l'aider à sortir de la merde, c'est-à-dire pour prendre une image, le prendre dans la rue et puis le voir ensuite plus tard dans un appart avec un boulot quoi. Et plus ça va, plus je me rends compte que c'est une utopie... c'est pas réalisable [...] Discuter avec eux [les bénéficiaires] OK mais dans 20 ans, ils seront pareils. Donc tu te dis finalement, si c'est pour ne pas faire avancer les choses, ça ne sert pas à grand chose quoi. C'est ça qui me gêne le plus. [...] t'as l'impression de te battre contre le vent quoi. Tu fais des trucs, tu fais une action mais si c'est pas approprié psychologiquement à cette personne là, ça sert à rien. »

« On se prend des claques mais c'est bien, c'est vachement important. [...]. Moi, quand j'y vais le lundi soir et que j'ai pas la pêche parce que j'ai peut être eu 7 en physique ou que je suis pas bien en forme parce que dans ma tête ça va pas bien du tout, et puis je vois des mecs qui galèrent dix fois plus que moi parce qu'il a plongé dans la drogue depuis 7 ans et qu'il veut s'en sortir et qu'il y arrive pas [...] tu prends une grosse claque à chaque fois. Et puis ça te remet les idées en place. Ça te remet à ta place et puis tu vois les choses qui sont importantes et les choses qui ne le sont pas. [...] Je pense que c'est important de se rendre compte que tu vis pas que pour toi. Disons, je veux dire, si tu vis que pour toi, à la fin de ta vie, je pense que quand tu feras le bilan de ta vie, tu te rendras compte que t'as vécu égoïstement et que ça sert à rien quoi. Je veux dire, si tu vis, c'est pour les autres aussi je pense. Donc à partir de ce moment là, c'est s'entraider mutuellement, etc. Je sais pas, moi j'ai aucune envie de faire ma vie dans mon coin en ayant mes activités pour moi et vivre pour moi quoi. Je trouve ça... à la rigueur, ça sert à rien, ça sert à rien. Quand tu fais le bilan de ta vie, OK t'as été heureux, t'as fait plein de trucs, t'as fait ce que tu voulais faire mais t'as vécu pour toi quoi. »

28 Tous les récits d'engagement recueillis lors de l'enquête rapportée ci-dessus rendent compte d'expériences douloureuses du monde social et de ses institutions : toutes les personnes engagées ont toujours une ou plusieurs histoires à raconter, qui portent sur des épreuves personnelles d'exil ou de déracinement, de déshonneur ou de désaveu, d'injustices ou d'offenses, de maladies ou d'accidents, de désaffiliation ou de deuils. Et c'est bien dans la remémoration de ces expériences de désolidarisation, en « connaissance de cause » que la critique se déploie ; elle consiste alors à identifier ce monde dont on est l'un des « habitants » désenchantés, un monde qui ne va plus de soi mais auquel on reste néanmoins attaché ; un

monde où de plus « on ne peut compter que sur soi ». On remarquera du même coup que le détachement critique désigne davantage une situation d'isolement qu'un attachement à une cause (ou une raison) universelle. Michael Walzer défend cette thèse s'agissant des mobiles de l'intellectuel critique, mais on pourrait bien l'appliquer à d'autres personnes, à savoir que « la désolidarisation n'est pas tant choisie qu'imposée et que l'inconfort des hommes et des femmes non solidaires est le mobile de la critique, et ce qui la rend possible » (Walzer, 1995, p. 33).

- 29 Les expériences de désolidarisation qui transforment dans les récits d'engagement la nécessité de se « faire tout seul » en une manière de s'orienter dans le monde montrent à quel point ces expériences peuvent devenir des ressources pour l'action. Le souci de soi, ainsi analysé comme travail d'orientation de soi et comme travail de reprise d'expériences sociales négatives, peut alors être envisagé comme une modalité de l'action publique, dans la mesure où, pour le cas ici considéré (l'agencement d'un espace relationnel symétrique et sensible), c'est à partir de ces expériences que les bénévoles reconnaissent les bénéficiaires comme des *alter ego* et aménagent le temps de la rencontre. Ainsi, les bénévoles puisent constamment dans un regard rétrospectif sur leurs parcours sociaux individuels « affectés » pour se projeter dans la souffrance d'autrui et, sans compassion, s'identifier à eux. De ceux qui affirment avoir vécu « la même galère » (« j'étais comme eux ») à ceux, plus nombreux, qui anticipent de façon problématique leur avenir (« ça pourrait m'arriver »), ou qui reconnaissent rétrospectivement leur chance (« j'aurais pu être comme eux »), tous montrent l'importance d'une expérience qui enseigne que, bénévoles et bénéficiaires, « nous sommes menacés, sur le plan existentiel, par les mêmes risques » (Honneth, 2000, p. 110).

Le souci comme expérience publique

- 30 Le concept de problématisation qui permet de décrire la transformation « des difficultés et embarras d'une pratique en un problème général » (Foucault, 1984, p. 598) et qui semble très bien adapté pour rendre compte de la montée en généralité du souci, s'impose tardivement mais centralement dans l'œuvre de Michel Foucault comme un outil central d'analyse des « jeux de vérité » « à travers lesquels l'être se constitue historiquement comme expérience, c'est-à-dire comme pouvant et devant être pensé » (Foucault, 1983, p. 542).
- 31 Dans cette perspective, le recours à l'analyse sociologique de l'activité de formation des problèmes sociaux (Blumer, 1971) est central. Elle ouvre en effet la voie à une analyse des processus à travers lesquels se construit, se formule et s'institutionnalise ce qui à un moment donné du temps est constitué comme problème social par des collectifs particuliers (Lenoir, 1989). Ce travail par excellence de « construction sociale de la réalité » est simultanément un travail de désignation (Fritsch, 1992), mené à partir des « transformations qui affectent la vie quotidienne des individus à la suite de bouleversements sociaux divers » (Lenoir, 1989, p. 89). Toute la difficulté de l'analyse consiste alors à repérer les personnes touchées ou concernées par la situation problématique et qui, à partir de leurs plaintes, de leurs indignations, de leurs valeurs et convictions, de leurs appartenances, de leur préoccupation, de leur proximité, de leur compassion, de leurs expertises, etc. vont contribuer à transformer la difficulté ou l'embarras du moment en un problème général.
- 32 Mais du fait même de son matériau socio-historique, l'analyse de l'émergence des problèmes publics ou de la formation des problèmes sociaux est sans cesse confrontée au risque d'une histoire naturelle des problématisations. Cherchant à reconstruire le mouvement de montée en généralité du problème, elle finit inévitablement par opposer la phase « affectuelle » et la phase « rationnelle », au nom de la distinction généralement opérée entre « la phase de définition d'un problème » et les « stratégies de réponses déployées face aux demandes » (Meny & Thoenig, 1989). Or, comme le problème social et l'instance politico-administrative chargée

de le traiter se constituent mutuellement, l'implication de telle ou telle solution institutionnelle est déjà contenue dans la définition du problème (Peroni, 1993).

33 La question devient donc celle de la construction d'un collectif de problématisation. Il s'agit alors de privilégier l'analyse des espaces publics et des processus de reformulation des données du « problème » par des acteurs engagés dans des situations d'action problématique qu'ils n'arrivent plus à résoudre avec leurs compétences ordinaires ; en ce sens, ces processus sont le produit de l'ensemble des activités pratiques qui, coordonnées entre elles, forment une « arène publique » (Gusfield, 2003).

« Le point de départ est la confrontation à une situation problématique où des personnes éprouvent un trouble indéterminé et perçu initialement comme relevant de la vie privée. Le public n'est pas donné d'avance avec la positivité d'un corps civique ou d'une audience médiatique. Il émerge à travers le jeu des interactions entre ces personnes qui se constituent comme un collectif d'enquêteurs, d'explorateurs et d'expérimentateurs qui vont monter des dispositifs de mobilisation pour définir leur trouble, l'ériger en problème d'intérêt public et interpeller les pouvoirs publics en vue de le résoudre. » (Cefaï & Pasquier, 2003, p. 11).

L'espace de mobilisation autour du problème de l'échec scolaire : une communauté scientifique affectée

34 Le premier centre de recherche qui prenne pour objet l'« échec scolaire », le Crésas, est créé en 1969. Après avoir contribué centralement au succès médiatique et politique du problème de « l'échec scolaire », il sera l'une des chevilles ouvrières de la mise en place des Zones d'éducation prioritaire (ZEP) en 1982 (Ravon, 2000).

35 Spécialistes au départ de psychologie de l'« adaptation scolaire », et tout en s'ouvrant à la sociologie de l'éducation, les membres du Crésas (linguistes, psychologues, pédagogues) se mettent petit à petit à dénoncer les fonctions idéologiques des tests de mesure de l'intelligence scolaire. Analysant les statistiques du « retard scolaire », ils découvrent et interprètent le caractère « massif » du problème. Le laboratoire devient l'un des tous premiers spécialistes de la question.

36 En 1977, le Crésas se retrouve menacé institutionnellement : son organisme de tutelle (l'ancien Musée pédagogique devenu INRP) s'en prend à son autonomie et à son indépendance. Le conflit institutionnel qui s'ensuit déclenche un mouvement de soutien de chercheurs patentés et de journalistes engagés. Ce soutien scientifique et médiatique ouvre la médiatisation du Crésas et partant, celle du problème de l'« échec scolaire ». La cause est entendue : c'est parce que ses chercheurs sont libres qu'ils produisent une connaissance solide et c'est parce que le Crésas montre scientifiquement que l'école est inégalitaire qu'il est menacé institutionnellement. Ce faisant, le problème de l'« échec scolaire » apparaît pour la première fois dans les journaux non spécialisés ; il apparaît comme mot d'ordre d'une mobilisation contre la puissance publique et sa politique scolaire de reproduction des inégalités sociales.

37 Cependant, les opérations par lesquelles les chercheurs du Crésas élargissent l'audience de la cause qu'ils défendent ne sont pas seulement imputables à la traversée de la crise institutionnelle et à ses conséquences : solidarisation du milieu scientifique et soutien médiatique. Au sein même de la « communauté scientifique », les membres du Crésas tiennent une place particulière, et selon leurs propres termes, « dévalorisée », voire « dominée » : pour la grande majorité, les membres du Crésas sont des femmes qui viennent souvent du monde de l'enseignement non universitaire ; elles articulent plusieurs disciplines (psychologie, sociologie, linguistique) ; et à ce titre elles indiquent l'écart qui les séparent des hommes (parfois leurs maris) plus enclins à faire « carrière », et ce dans un autre domaine que celui dévalorisé de la recherche en éducation. Les chercheurs du Crésas privilégient le travail collectif (et l'écriture collective) ; ils se disent proches des « gens de métier » et prennent appui sur des « recherches-action » qui visent à ne pas se « déconnecter de la réalité ». L'expérience de la recherche autour de « l'échec scolaire », n'est donc pas qu'une expérience scientifique ;

c'est aussi une expérience sociale et politique de l'espace public de production de l'expertise. La communauté des enquêteurs (des enquêtrices devrait-on dire) n'est pas seulement troublée par le problème de l'échec scolaire qu'elle érige en objet scientifique, médiatique et politique. Elle est indissociablement affectée par la mal reconnaissance de son activité de recherche par la communauté scientifique. En ce sens, l'activité de problématisation ne se déploie pas seulement dans l'ordre de l'agir mais aussi du pàtir.

- 38 Envisager l'action collective de problématisation comme un processus dynamique articulant les processus d'identification du caractère problématique des situations rencontrées et les moments où, en tirant les leçons de la situation traversée, les protagonistes (le collectif d'enquêteurs) entreprennent de répondre d'une nouvelle manière, de façon à définir autrement la situation pour agir de nouveau, permet de traiter ensemble et sur le même plan la situation problématique (subie par les acteurs) et sa traduction en un nouveau cadre d'action (orientée vers les nouvelles fins définies à travers l'épreuve de la situation traversée). John Dewey (2003 [1927]) nomme *expérience publique* une telle liaison entre « subir et agir » (Zask, 2003, p. 36 et sq ; Quéré, 2002), une telle connexion entre les différents types d'épreuves (les éprouvés de la situation de départ et les tentatives de réponses). Il envisage cette expérience à partir du public de la problématisation c'est-à-dire à partir du collectif qui se constitue dans et par l'expérimentation et l'enquête conduites à propos des situations sociales problématiques qu'il s'agit de modifier. Louis Quéré, traduisant l'analyse de John Dewey, rappelle qu'un public ne peut

« émerger et s'organiser à partir du sentiment qu'éprouvent ses membres d'être affectés par les conséquences indirectes d'initiatives ou d'activités sociales auxquelles ils n'ont pas eu part directement, que si une "intellectualisation" du trouble et de l'affect éprouvés avait lieu à travers une enquête libre et publique, problématisant l'expérience de ces conséquences et cherchant à identifier les conditions pour les canaliser et les contrôler. De ce point de vue, l'enquête sociale n'est pas tant destinée à éclairer les gouvernants ou à conseiller le prince qu'à soutenir l'identification et l'organisation d'un public capable de veiller aux "conditions de l'association sociale". » (Quéré, 2002, pp. 85-86).

- 39 Reste alors à analyser cette action collective, en cherchant à en préciser les formes et les contours. Une première option consiste à repérer les « communautés pertinentes de l'action collective » (Segrestin, 1980), c'est-à-dire à mettre en évidence la construction du collectif de l'action à la convergence des communautés d'appartenance, des communautés d'intérêt, des communautés de conviction, etc. Cette perspective, qui a le grand mérite de s'intéresser aux collectifs se construisant *dans et par* l'action, permet de dépasser les analyses tendant à identifier les collectifs de problématisation à partir des intérêts externes (par exemple socio-professionnels) à construire tel ou tel problème. Mais, focalisée sur la recherche de la structure du collectif en action, elle occulte la dynamique même de l'expérience publique des problèmes, à savoir que les collectifs qui se constituent autour d'un problème n'existent pas en dehors du problème qui les constitue (Micoud & Peroni, 2000). Ce type de collectifs, configurés par les problèmes qu'ils configurent (Cefaï, 2001), relève de la communauté, non pas au sens habituel d'un collectif fondé sur des appartenances ou des propriétés communes, mais au sens d'une communauté de charge :

« La *communitas* est l'ensemble des personnes unies non pas par une "propriété", mais très exactement par un devoir ou par une dette ; non pas par un "plus" mais par un "moins", par un "manque", par une limite prenant la forme d'une charge, voire d'une modalité défective [qui fait défaut], pour celui qui en est "affecté" à la différence de celui qui en est "exempt" ou "exempté" » (Esposito, 2000, p. 19).

- 40 Il faut insister sur le « matériau » d'une telle communauté, ni communauté de regard ou de conviction, ni communauté d'appartenance ou de compétences : « La communauté ne se fonde pas sur du déjà-là, mais précisément sur quelque chose qui fait défaut au départ : le partage

d'une charge, d'un devoir ou d'une tâche. Nous sommes en charge de notre *avec*, c'est-à-dire de *nous*. » (Nancy, 2000, p. 11).

- 41 À l'inverse de l'usage habituel de la notion de communauté qui insiste sur la propriété commune (d'appartenances ou de principes supérieurs communs), la notion de communauté de charge permet de définir un objet commun en le délimitant négativement : c'est le problème qui fait la communauté, un problème qui justement entrave le *nous*. Cette définition rejoint l'analyse d'Ulrich Beck sur les sociétés du risque, du moins lorsqu'il propose d'analyser ces dernières à partir de la circulation des « maux » davantage que par l'échange de biens (Beck, 1981).

L'expérience publique de l'institution psychiatrique

- 42 La *psychothérapie institutionnelle* désigne un moment particulier de transformation des pratiques de soin psychiatrique au début des années 1950, issu de la rencontre entre la psychiatrie publique et la psychanalyse. Ce modèle influencera la mise en place de la psychiatrie publique dite de secteur. Fondée sur différentes caractéristiques de nouveau très actuelles (« le patient est une personne », « traitement actif des malades », malades, infirmiers et médecins égaux en dignité), la psychothérapie ou psychiatrie institutionnelle forme un précédent remarquable des nouvelles cliniques du lien social (Ravon, 2005).
- 43 L'action fondatrice, orchestrée à Saint-Alban dès les années 1940 par François Tosquelles, propose une profonde transformation de la prise en charge institutionnelle du malade psychiatrique, en rupture avec la logique asilaire héritée du XIX^e siècle : l'institution est « pathologique » et c'est d'abord elle qu'il convient de soigner. Cette découverte est due à l'expérience de la guerre : non approvisionné en nourriture, l'hôpital organise sa propre survie et tous se mettent (y compris les malades) à lutter contre la faim ; parallèlement, les résistants qu'elle accueille renforcent les équipes de soignants, inventant une nouvelle figure de soignants que François Tosquelles nommera les « soignants-soignés ».

« À la diversité des malades s'ajoute celle des réfugiés, des immigrés clandestins qui trouvent là un lieu d'accueil et de complicité. [...] La psychanalyse, le communisme et le surréalisme, pendant les années critiques du pétainisme, vont alimenter des réunions quasi permanentes. [...] Bien sûr, la Résistance est un fait politique situé [...] je veux dire après la débâcle. Parce que s'il n'y avait pas eu de débâcle, il n'y aurait pas eu le réveil de Saint Alban. La Résistance, c'est la confluence, à Saint-Alban, d'histoires et de personnes très différentes. [...] C'est la Résistance qui, par delà la diversité qu'imposent les malades, créa la variété de l'entourage, celle des soignants. [...]

La question de la survie fut tout à fait didactique. Les malades, les infirmières et même l'économiste ou les médecins menaient la lutte contre la faim, sortaient de l'hôpital, allaient chez les paysans chercher du beurre et des navets, en échange de quelques travaux.

On a mis les malades en rapport avec l'extérieur, non pour faire la guerre mais pour faire du marché noir. Nous avons organisé des expositions de champignons pour leur apprendre à les ramasser. Et comme il existait des cartes d'alimentation pour tuberculeux, on a inventé un service de tuberculeux. Lorsqu'un type commençait à avoir des œdèmes de carence, subitement on faisait un diagnostic de tuberculose. Il existe tout un enchaînement de choses qui fait que, finalement, la guerre ne fait que venir au bon moment... et la Résistance aussi.

À cette époque, à l'hôpital, bien qu'il y eût un mur, on ouvrait totalement les portes une fois par semaine. Les paysans qui allaient à la foire le traversaient avec leurs vaches, pour ne pas se fatiguer. Forestier faisait ses bateaux, ses petits maréchaux, mettait un étalage sur le chemin, et les gens de la Lozère, en passant, lui échangeaient ses œuvres contre un paquet de cigarettes ou quelques sous. Ils lui achetaient l'art brut. Cet art, il est important de le convertir en marchandise. » (Tosquelles, 1989).

- 44 Le champ d'activité ainsi ouvert sera par la suite théorisé pour donner naissance aux « clubs thérapeutiques ». Il s'agit de soigner le malade en se préoccupant de son entourage, il est soigné au plus près de son milieu de vie ; il doit pouvoir être écouté et être « réintroduit [...] dans l'histoire de son temps », c'est-à-dire dans le « tissu social » (Ayme, 1995). « Chaque "malade" doit être pris en considération », et tous les spécialistes qui l'entourent s'engagent à

tenir compte « de sa personne, de son espace nosographique, de ses attaches dans le monde, de ses possibilités et des modalités thérapeutiques locales. » (Oury, 1977).

45 Particulièrement attaché à la notion de personne, mais à « la personne et sa mouvance » plutôt qu'à « la personnalité des malades », François Tosquelles cherche à prendre en compte les parcours personnels et les « destins brisés » à partir des défaillances de l'entourage, de ce « monde » tel qu'il « s'infléchit dans le vécu » (Tosquelles, 1995). La personne malade souffre d'abord des défaillances de son entourage, et c'est à partir du travail qu'elle devra accomplir pour s'inscrire dans la nouvelle constellation propre à la relation de soin, qu'elle pourra se révéler « sujet » dans « le tissu relationnel – dans la relation thérapeutique » (Tosquelles, 1989). C'est en ce sens que les « clubs thérapeutiques », lesquels rendent possible la créativité et le travail chez les patients, sont décrits comme les « supports de la vie intrahospitalière », une « néo-société », une « prothèse sociale particulièrement adaptée au malade mental », un « instrument par excellence de la resocialisation locale » (Oury, 1977).

46 L'action réflexive de l'équipe de soin est aussi primordiale : de sa capacité à reconnaître et à alimenter ce tissu relationnel intra-hospitalier dépendra la meilleure santé des malades. D'où la grande attention que l'équipe soignante doit apporter aux éléments « contre transférentiels » de l'institution psychiatrique :

« Ce qu'il y a de neuf dans la situation institutionnelle, et on a vu pointer cette nouveauté dans la psychothérapie de groupe, c'est qu'ici dans les hôpitaux nous nous trouvons toujours, non pas dans une relation à deux, mais que la rencontre thérapeutique est toujours structurée par de multiples personnes situées en réseau plus ou moins large. Ce réseau, il convient de le définir et de le connaître dans chaque cas et dans chaque moment de l'évolution thérapeutique. » (Tosquelles, 1964)

Conclusion : clinique du social et réaménagement institutionnel

47 Parce que la psychiatrie est exemplaire de la capacité à prendre « en compte les "ratés" de l'institution, les "bricolages" spontanés des internés » (Lindenberg, 2008, p. 97), son histoire est d'actualité. Un tel dispositif de traitement des problèmes sociaux est en effet particulièrement intéressant pour le sociologue, puisqu'il offre une nouvelle modélisation de la formation des problèmes publics. Par son attention portée à la souffrance des patients, laquelle désigne à la fois la fragilité de l'institution et les épreuves individuelles de la vie sociale, par son attention portée à la recomposition du collectif de l'action, il donne à voir le travail de composition du social opéré par les intervenants psy (psychiatres, psychologues, travailleurs sociaux « cliniciens », infirmiers psychiatriques) au chevet de la société et au chevet des individus, dans des situations de travail social qui traitent précisément de ses impasses concrètes : au chevet donc de la société des individus (Ravon, 2007b).

48 Rapporter les nouvelles manières de traiter les problèmes sociaux aux subjectivités et aux défaillances institutionnelles ne suffit donc pas. Encore faut-il reconnaître dans l'action publique sur mesure le travail clinique du négatif (c'est-à-dire le travail de la critique des institutions, le travail de la reprise des expériences négatives, le travail des affects) comme un vecteur de recomposition des collectifs et partant de reconfiguration des institutions. Mais n'est-ce pas là le propre d'une société du risque que de se construire autour de ses « maux » les plus « avérés » ?

Bibliographie

- Astier I. (1997), *Revenu minimum et souci d'insertion*, Paris, Éditions Desclée de Brouwer.
 Astier I (2007), *Les Nouvelles règles du social*, Paris, Presses universitaires de France
 Ayme J. (1995), « Essai sur l'histoire de la Psychothérapie Institutionnelle », *psyfc.com*

- Beck U. (1981), *La Société du risque*, Paris, Éditions Aubier
- Blumer H. (1971), « Social Problems as Collective Behavior », *Social Problems*, n°3, Berkeley
- Bourdieu P. (1987), *Choses dites*, Paris, Éditions de Minuit
- Bourdieu P. (1993), *La Misère du monde*, Paris, Éditions du Seuil
- Bourdieu P. (1997), *Méditations pascaliennes*, Paris, Éditions du Seuil
- Callon M., Lascoumes P. & Y. Barthe (2001), *Agir dans un monde incertain*, Paris, Éditions du Seuil
- Cantelli F. & J.-L. Genard (dir.) (2007), *Action publique et subjectivité*, Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence
- Castel R. (1981), *La Gestion des risques. De l'Anti-psychiatrie à l'après-psychanalyse*, Paris, Éditions de Minuit
- Cefaï D. & D. Pasquier (2003), *Les Sens du public*, Paris, Presses universitaires de France
- Dewey J. (1926 [2003]), *Le Public et ses problèmes*, traduction et préface de J. Zask, Pau, Éditions Farrago
- Dubet F. (1994), *Sociologie de l'expérience*, Paris, Éditions du Seuil
- Dubet F. (2002), *Le Déclin de l'institution*, Paris, Éditions du Seuil
- Durkheim É. (1896 [1986]), *La Division sociale du travail*, Paris, Presses universitaires de France
- Ehrenberg A. (1995), *L'Individu incertain*, Paris, Éditions Calmann-Levy
- Ehrenberg A. (1998), *La Fatigue d'être soi*, Paris, Éditions Odile Jacob
- Esposito R. (2000), *Communitas. Origine et destin de la communauté* (Précédé de « Conloquium » de Jean-Luc Nancy), Paris, Presses universitaires de France
- Favret-Saada J. (1994), « Weber, les émotions et la religion », *Terrain*, n° 22, mars, mis en ligne le 15 juin 2007. URL : <http://terrain.revues.org/document3088.html> .
- Foucault M. (1975), *Surveiller et punir*, Paris, Éditions Gallimard
- Foucault M. (1977), « Vérité et pouvoir », entretien avec M. Fontana, *L'Arc* 70, pp. 16-26
- Foucault M. (1983), « Usage des plaisirs et techniques de soi », *Le Débat*, n°27, repris dans Foucault M., *Dits et écrits*, tome IV, Paris, Éditions Gallimard, 1994, pp. 539-561
- Foucault M. (1984), « Polémique, politique et problématisation », repris dans Foucault M. 1994, *Dits et écrits*, tome IV, Paris, Éditions Gallimard, 1994, pp. 591-598
- Foucault M. (1994), *Dits et écrits*, tome III et IV, Paris, Éditions Gallimard
- Foucault M. (2001), *L'Herméneutique du sujet*, Paris, Éditions Gallimard-Seuil
- Fritsch P. (1992), « Genèse problématique d'une politique publique : la formation professionnelle continue dans le cadre de l'éducation permanente », dans Aubert F. (dir.), *Variations sociologiques, En hommage à Pierre Ansart*, Paris, Éditions L'Harmattan, pp. 279-289
- Fritsch P. (1997), « Action et passion », dans Ion J. & M. Peroni (dir.), *Engagement public et exposition de la personne*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, pp. 227-242
- Gros F. (2001), « Situation de cours », post-face à Foucault M., *L'Herméneutique du sujet*, Paris, Éditions Gallimard-Seuil
- Gusfield J. (2003), « Action collective et problèmes publics », entretien avec Daniel Cefaï et Danny Trom, dans Cefaï D. & D. Pasquier, *Les Sens du public*, Paris, Presses universitaires de France
- Honneth A. (2000), *La Lutte pour la reconnaissance*, Paris, Éditions du Cerf
- Honneth A. (2006), *La Société du mépris*, présentation d'Olivier Voirol, Paris, Éditions La Découverte
- Ion J. (dir.) (2001), *L'Engagement au pluriel*, Saint-Étienne, Presses Universitaires de Saint-Étienne
- Ion J. & M. Peroni (dir.) (1997), *Engagement public et exposition de la personne*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube
- Ion J. (1997), *La Fin des militants ?*, Paris, Éditions de l'Atelier

- Isambert-Jamati V. (1984), « Quelques rappels de l'échec scolaire comme "problème social" dans les milieux pédagogiques français », dans *L'Échec scolaire, nouveaux débats, nouvelles approches sociologiques*, janvier, Éditions du CNRS, réédité dans Pierrehumbert B. (dir.), *L'Échec à l'école : échec de l'école ?*, Neuchâtel/Paris, Éditions Delachaux et Niestlé, 1992, pp. 27-42
- Jeannot G. (2005), *Les Métiers flous. Travail et action publique*, Toulouse, Éditions Octares
- Koselleck R. (1990), *Le Futur passé*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales
- Lenoir R. (1979), « L'invention du troisième âge », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°26/27, pp. 57-82
- Lenoir R. (1989), « Objet sociologique et problème social », dans Champagne P., Lenoir R, Merlié D. & L. Pinto, *Initiation à la pratique sociologique*, Paris, Éditions Dunod, pp. 53-100
- Lindenberg D. (2008), « Une autre préhistoire de Mai 68, les mouvements institutionnels », *Esprit*, n°5, mai, pp. 94-100
- Martuccelli D. (2006), *Forgé par l'épreuve. L'individu dans la France contemporaine*, Paris, Éditions Armand Colin
- Mény Y. & J.-C. Thoenig (1989), *Politiques publiques*, Paris, Presses universitaires de France
- Micoud A. & M. Peroni (dir.) (2000), *Ce qui nous relie*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube
- Nancy J.-L. (2000), « Conloquium », introduction à Esposito R., *Communitas. Origine et destin de la communauté*, Paris, Presses universitaires de France, 2000
- Nizan P. ([1932] 1974), *Les Chiens de garde*, Paris, Éditions Maspéro
- Oury J. (1977), *Psychiatrie et psychothérapie institutionnelle. Traces et configurations précaires*, Paris, Éditions Payot, préface de F. Tosquelles
- Paperman P. & S. Laugier (dir.) (2005), « Le Souci des autres, éthique et politique du care », *Raisons pratiques* n°16, École des Hautes Études en sciences sociales
- Peroni M. (1993), « Action publique et formes normales de l'accord public », dans CRESAL, *Les Raisons de l'action publique, entre expertise et débat*, Paris, Éditions L'Harmattan, pp. 5-13
- Quéré L. (2002), « Pour un calme examen des faits de société », dans Lahire B. (dir.), *À quoi sert la sociologie ?*, Paris, Éditions La Découverte, pp. 79-94
- Ravon B. (2000) (dir.) (avec Pichon P., Franguiadakis S. & C. Laval, *Le Travail de l'engagement. Rencontre et attachements : une analyse de la solidarité en direction des « personnes en souffrance »*, Mire/Fondation de France, Crésal, mars
- Ravon B. (2000), *L'« Échec scolaire »*, *Histoire d'un problème public*, Paris, Press éditions
- Ravon B. (2005), « Vers une clinique du lien défait ? », dans Ion J. et al., *Travail social et « souffrance psychique »*, Paris, Éditions Dunod, pp. 3-36
- Ravon B. (2007a), « Réchauffer le monde. Travail relationnel et exigence de symétrie : l'exemple des Camions du cœur », *Empan* n°68, décembre, pp. 123-129
- Ravon B. (2007b), « Vers une clinique du social ? », dans Soulet M.-H. (dir.), *La Souffrance sociale, nouveau malaise dans la civilisation*, Fribourg, Éditions universitaires de Fribourg, pp. 153-162
- Ravon B. (2008), « *Le souci du social. L'expérience publique des problèmes sociaux ; vers une sociologie de la clinique* », Habilitation à diriger des recherches, 22 janvier, Université Lumière Lyon2
- Renault E. (2008), *Souffrances sociales. Philosophie, psychologie et politique*, Paris, Éditions La Découverte
- Sartre J.-P. (1983), « Cahiers pour une morale », dans Colombel J., *Sartre. Textes et débats*, tome II, Paris, Éditions Gallimard
- Segrestin D. (1980), « Les communautés pertinentes de l'action collective. Canevas pour l'étude des fondements sociaux des conflits du travail en France », *Revue Française de sociologie*, XXI, pp. 171-203
- Soulet M.-H. (2003), « Confiance et capacité d'action. Agir en contexte d'inquiétude », dans Balsa C., *Confiance et lien social*, Fribourg, Academia Press, 2006
- Soulet M.-H. (2003), « Faire face et s'en sortir. Vers une théorie de l'agir faible », dans Châtel V. & M.-H. Soulet, *Agir en situation de vulnérabilité*, Québec, Presses de l'Université Laval, pp. 167-214

- Taylor C. (1998), *Les Sources du moi. La formation de l'identité moderne*, Paris, Éditions du Seuil
- Tosquelles F. (1964), « Quelques aperçus sur l'histoire de la psychothérapie », *L'information psychiatrique*, n°6, juin
- Tosquelles F. (1989), « Une politique de la folie », transcription intégrale d'un film-entretien, *Chimère*, n°19, 1991
- Tosquelles F. (1995), *De la personne au groupe. À propos des équipes de soin*, Toulouse, Éditions Érès
- Walzer M. (1996), *La Critique sociale au XXe siècle, Solitude et solidarité*, Paris, Éditions Métailié
- Weber M. (1995 [1922]), *Économie et société I. Les catégories de la sociologie*, Paris, Éditions Plon, 1ère édition 1971, réédition Pocket
- Zask J. (2003), « La politique comme expérimentation », préface à Dewey J. [1926], *Le Public et ses problèmes*, Pau, Éditions Farrago

Notes

- 1 Loin de se réduire à l'action de l'État, l'action publique est une notion qui permet de prendre acte de la pluralité sociale et institutionnelle des interventions publiques (ici sociales et éducatives) orientées par l'intérêt général et le souci du bien commun.
- 2 Pour un large panorama des nouvelles données de l'action publique, voir Ion (2005), Cantelli & Genard (2007), et Astier (2007).
- 3 Les catégories de « passé actuel » et de « futur actualisé » sont empruntées à Koselleck (1990).

Pour citer cet article

Référence électronique

Bertrand Ravon, « Souci du social et action publique sur mesure », *SociologieS* [En ligne], Théories et recherches, mis en ligne le 30 octobre 2008. URL : <http://sociologies.revues.org/index2713.html>

À propos de l'auteur

Bertrand Ravon

Maître de conférences HDR, Faculté d'Anthropologie et de Sociologie et MoDyS (UMR 5264 du CNRS), Université de Lyon - bertrand.ravon@univ-lyon2.fr

Résumé / Abstract / Resumen

L'engagement dans la lutte contre les problèmes sociaux s'est transformé. Avec l'individualisation et la territorialisation du traitement public des problèmes sociaux, se pose de plus en plus nettement la question d'une action publique de proximité, intersubjective. Mais plutôt que de renvoyer immédiatement les raisons de cette action publique sur mesure à une critique de la psychologisation des rapports sociaux ou du déclin des institutions, il s'agit de l'analyser comme une expérience publique, avec son lot d'actions et d'affects, de convictions et d'inquiétudes, de ressources et de préoccupations. La notion de souci s'impose alors pour tenir ce double mouvement de l'engagement, entre agir et subir, des épreuves qui nous conduisent dans l'action aux attentes qui nous y maintiennent. À partir de plusieurs exemples de formation de problèmes sociaux, l'article décline alors le souci des acteurs dans deux directions. D'une part, le souci de soi est analysé comme un engagement public au sens d'un travail d'orientation de soi dans un monde incertain via la reprise d'expériences sociales négatives. D'autre part, le souci commun est envisagé comme une « communauté de

charge », c'est-à-dire comme un collectif d'action publique fondé non pas à partir de propriétés communes mais à partir d'affects partagés.

Mots clés : engagement, action publique, problème social, affects, expérience sociale négative

“Concern” in the social sphere and public action adapted to the client: singular and critical public experience of social problems

Commitment in the struggle against social problems has changed. Along with the individualisation and territorial decentralisation of the public treatment of social problems, the question of very local and intersubjective public action has come more and more into focus. But rather than immediately relegating the reasons for this tailor-made version of social action to a critique of the increasing influence of psychological methods in social relations, or on the other hand, seeing them simply in terms of the decline in institutions, this article analyses individualised social action as a public experience with its share of action and affective elements, of conviction and doubt, of resourcefulness and worry. And the notion which can contain and articulate this double movement inside commitment, from action to subjection, from difficult experiences which drive us to action to expectations which enable us to carry on, is that of *care* or *concern*. Starting from several examples of how social problems are formed, the article describes the double direction taken by the agent's concern. On the one hand, *concern for oneself* is analysed as a public commitment in the sense that it is a job of self-orientation in an uncertain world, carried out by the agent re-assessing his own history of negative social experiences. On the other hand, concern held in common is seen as a “community of debt”, in other words as a collective movement of social action based not on property or standing held in common but by a shared affective stance.

Preocupación por lo social y acción pública « a medida »

Experiencia pública singular y crítica de los problemas sociales

El compromiso en la solución de problemas sociales se ha transformado. Con la individualización y la territorialización del tratamiento público de los problemas sociales se plantea con cada vez más nitidez la cuestión de una acción pública inter subjetiva de proximidad. Pero en vez de atribuir inmediatamente las razones de esta acción pública « a medida » a una crítica de la psicologización de las relaciones sociales o al declino de las instituciones, se trata de analizar una experiencia pública, con su lote de acciones y de afectos, de convicciones y de inquietudes, de recursos y de preocupaciones. La noción de preocupación se impone consiguientemente para asentar el mutuo movimiento del compromiso, entre actuar y padecer, entre las experiencias que nos llevan a la acción y las expectativas que nos mantienen alertas. A partir de numerosos ejemplos de génesis de problemas sociales, el artículo declina consiguientemente la preocupación de los actores en dos direcciones. Por una parte la preocupación por si mismo, el cuidado de si, es analizado como un compromiso público en el sentido de un trabajo de auto-orientación dentro de un mundo incierto, reviviendo experiencias sociales negativas. Por otra parte, la preocupación común esta percibida como una « comunidad competente » es decir, como un colectivo de acciones públicas basado, no a partir de trazos comunes, sino a partir de afectos compartidos.